

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

165 | janvier-mars 2003

Image et anthropologie

Peter Loizos & Patrick Heady, eds, *Conceiving Persons. Ethnographies of Procreation, Fertility and Growth*

London-New Brunswick, NJ, The Athlone Press, 1999, VII + 285 p., bibl., ill.
(« London School of Economics Monographs on Social Anthropology »
68)

Pierre Bonte



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/15932>

DOI : 10.4000/lhomme.15932

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 315-319

ISBN : 2-7132-1779-2

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Pierre Bonte, « Peter Loizos & Patrick Heady, eds, *Conceiving Persons. Ethnographies of Procreation, Fertility and Growth* », *L'Homme* [En ligne], 165 | janvier-mars 2003, mis en ligne le 27 mars 2008, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/15932> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.15932>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Peter Loizos & Patrick Heady, eds, *Conceiving Persons. Ethnographies of Procreation, Fertility and Growth*

London-New Brunswick, NJ, The Athlone Press, 1999, VII + 285 p., bibl., ill.
(« London School of Economics Monographs on Social Anthropology »
68)

Pierre Bonte

- 1 LES TRAVAUX sur les représentations que se font les sociétés humaines de la procréation, de la gestation et, plus généralement, de la reproduction des corps sexués, dans sa dimension fortement identitaire, constitutive de l'individualité, de la personne, occupent une place croissante dans la littérature anthropologique actuelle. L'ouvrage édité par Peter Loizos et Patrick Heady qui rassemble onze contributions sur ce thème, empruntant aux contextes culturels et historiques les plus divers, s'inscrit pour sa part résolument dans une tradition anglo-saxonne dont force est de constater qu'elle suit des voies distinctes de celles explorées par les chercheurs français.
- 2 Soulignons tout d'abord cette coupure qui ne s'explique pas seulement par l'incapacité croissante des Anglo-Saxons, et autres Européens, à accéder aux travaux écrits en français (pratiquement aucune référence récente des travaux en français sur ce thème n'apparaît dans la bibliographie) ; le problème est loin de se limiter au domaine de l'anthropologie et n'est que la conséquence de rapports de force entre les langues. Mais cette coupure, dans sa radicalisation linguistique, accentue des divergences dont on peut se demander si elles tiennent seulement à des présupposés épistémologiques différents ou si elles ne correspondent pas aussi à des héritages historiques et culturels, s'agissant d'un point qui ne met pas simplement en cause les représentations que nous avons des autres mais également celles de nous-mêmes. Certes, le langage de la science biologique et génétique nous est commun, mais il n'évacue pas ces héritages, ainsi d'ailleurs que le soulignent les coordinateurs du livre *Conceiving Persons* dans lequel un chapitre est intitulé « Procreation, patriarchy and medical science : the résistance to

recognizing maternal contributions in European embryological thought » (Julia Stonehouse).

- 3 Quoi qu'il en soit, et tentant de tirer avantage de notre exercice d'une langue minoritaire, voyons autour de quelles problématiques s'organisent les contributions de l'ouvrage et en quoi elles divergent, ou convergent, avec les travaux sur des thèmes semblables menés en France. De ce point de vue, ce livre a le mérite de la clarté : trois grandes questions le traversent.
- 4 La première concerne l'universalité de la notion de « transmission de substances partagées » (*shared substances*) dans les représentations de la reproduction sexuée. On sait que c'est généralement autour de l'idée de transmission de certaines substances fluides comme le sang, le sperme, le lait, etc., que s'organisent ces représentations. S'agit-il de notions universelles, qui renverraient alors à l'idée d'un substrat biologique de la parenté et à l'existence en quelque sorte d'« ethnobiologies », forgées sur le modèle des ethnosciences ? Parfois les travaux français inclinent à le penser alors que – et peut-être en conséquence – l'inspiration sociobiologique leur est plutôt étrangère et que les modèles identitaires fondés sur la parenté biologique semblent moins prégnants qu'ailleurs (ce qui apparaît par exemple dans les définitions de la citoyenneté qui empruntent autant au droit du sol qu'au droit du sang). La tradition française durkheimienne du primat du symbolique (fixée par Marcel Mauss et Claude Lévi-Strauss) va néanmoins dans le sens de la recherche d'universaux qui s'inscrivent dans une discontinuité/continuité de la nature et de la culture, à l'opposé des postulats sociobiologiques, mais qui laissent supposer l'existence de substrats biologiques sur lesquels s'exerce la pensée symbolique, idée que remettent heureusement en question les culturalistes américains (David Schneider en particulier) dans le domaine de la parenté.
- 5 C'est de cet auteur que s'inspire, de manière critique, Philip Thomas dans le chapitre consacré à une population malgache, les Temanambondro. Dans cette société cognatique, qui s'organise en maisons, se référant à un ancêtre commun et à sa tombe, la notion d'une transmission de substances, qu'elles soient féminines ou masculines, ne contribue pas à élaborer les représentations de la parenté. Celles-ci relèvent du *doing* et non du *being*. Autrement dit, la parenté est conçue moins comme la transmission de substances identitaires que comme une construction progressive (*performativity*) de la personne à travers l'accomplissement d'un certain nombre de rituels dont le plus important est celui du mariage, et comme la conséquence de l'éducation (*nurture*).
- 6 Le postulat d'une universalité de la transmission de substances au cœur des conceptions de la parenté est aussi battu en brèche par Andrew Canessa dans le cas des Aymara de Bolivie. Chez ces Indiens, il existe certes l'idée que la conception est le résultat d'un mélange du sperme masculin avec le sang menstruel. Mais cette idée rend plutôt compte des représentations de la sexualité et n'a guère d'effets sur celles qui commandent l'établissement de la parenté. Cette dernière, qui prend une dimension quasi ethnique, distinguant les Indiens (*jaqi*) de ceux qui ont quitté la communauté (*q'ara*) ou des métis, est exprimée dans les rituels qui se succèdent de la naissance à la mort – le mariage représentant un moment essentiel – et qui placent l'enfant ou, plus généralement, la personne sous l'influence de forces telluriques et chtoniennes. De même, chez les pêcheurs amurang d'Indonésie (Sini Cedercrentz), eux aussi chrétiens et fortement métissés avec le colonisateur néerlandais, les parents apportent chacun leur part, sans qu'il y ait une notion de transmission sexuée, les apports spirituels

jouant un rôle privilégié (*jiwa*, souffle de vie) de même que les soins apportés pour la protection matérielle et spirituelle de l'enfant.

- 7 Chez les Pagoro, population bantoue du sud de la Tanzanie, de tradition matrilineaire, l'importance du sang est soulignée et le sperme masculin en est une transformation, mais la paternité s'appuie moins sur l'idée d'une transmission du sang que sur les médecines masculines appliquées sur le corps de l'enfant. Ces médecines peuvent être fournies par le père ou par le frère de la femme, si le père est décédé. Il y a bien transfert de substances mais celles-ci ne sont que secondairement d'ordre biologique. Ces substances artificielles captent les forces nécessaires à la procréation et à la reproduction sexuée des individus ; les médecines fournies par le père concourent ainsi essentiellement à la fertilité de sa fille.
- 8 Cet ouvrage s'organise aussi autour d'un autre débat qui renvoie au travail de Carol Delaney (*The Seed and the Soil. Gender and Cosmology in a Turkish Village*, Berkeley, University of California Press, 1991) sur les théories de la procréation dans le monde méditerranéen musulman. Delaney en tire des conclusions très générales sur les liens de correspondance qui existeraient entre une théorie monogénétique (dans laquelle la femme, semblable à un champ labouré, joue un rôle passif), un système social (patrilinéaire, voire patriarcal) et un système religieux (monothéiste). L'idée d'une telle relation de correspondance entre un système de représentations, une cosmologie et l'ordre social est un thème de réflexion qui se retrouve dans plusieurs contributions. Ces réflexions sont parfois critiques. Se fondant sur des données de terrain, recueillies dans un village de Haute-Égypte, et sur les textes de l'islam, Hania M. Sholkany souligne que les sociétés musulmanes ne développent pas seulement une théorie monogénétique de la reproduction mais peuvent emprunter aussi bien, et simultanément, à Aristote tout comme aux théories duogénétiques d'Hippocrate et de Galien qui reconnaissent les apports maternels à la procréation et à la filiation. La métaphore de la semence (masculine) et du sol (féminin), sur laquelle Carol Delaney assied sa théorie de l'occultation culturelle et cognitive des rôles féminins dans les sociétés patrilinéaires monothéistes, concerne plus le champ de la sexualité que celui de la reproduction sexuée proprement dite.
- 9 On ne peut, à vrai dire, que confirmer la pertinence de ces critiques. Elles concernent moins cependant les prémisses du raisonnement que le contenu de celui-ci et s'en trouvent dès lors affaiblies. Ainsi, Ildi'ko Beller-Hann, en comparant les conceptions de la procréation et la métaphore agricole du sol ensemencé chez les Lozi, population musulmane d'origine caucasienne du nord-est de la Turquie et chez les Uighur, population turcophone de Chine, musulmane elle aussi, reproche à Delaney davantage la généralisation de son argumentation que le fond de celle-ci. Cet auteur accepte en effet les idées de Delaney, notamment celles rejoignant l'interrogation sur la place des femmes dans la reproduction sexuée et, parallèlement, sur leur rôle dans la production agricole. Ni l'une ni l'autre de ces sociétés ne développent la métaphore de la semence et du sol cultivé. Les Lozi associent le rôle passif de la femme dans la reproduction à l'image du panier rempli (caractéristique de leur culture matérielle) qui renvoie aux fonctions essentielles des femmes dans le travail agricole et au transport des produits de l'agriculture. Chez les Uighur, anciens pasteurs sédentarisés par les Chinois, les femmes ne jouent qu'un rôle secondaire dans la production agricole, alors qu'ils énoncent une conception clairement duogénétique de la procréation.

- 10 Patrick Heady rapproche, pour sa part, les analyses de Delaney des observations qu'il a pu faire dans une population du nord-est de l'Italie, en Carnie. La symbolique de l'agriculture n'est pas présente dans cette société patrilinéaire qui développe d'autres métaphores. La conception de la procréation apparaît clairement duogénétique : les apports masculins et féminins sont ici conçus en termes d'énergie, empruntant aux cycles solaires et lunaires, mais aussi aux images du feu, restaurant la priorité des apports masculins qui tiennent aux surplus d'énergie qu'ils recèlent.
- 11 Le débat autour de l'ouvrage de Delaney a toutes les apparences d'un faux problème, soulevant néanmoins des questions de fond qui apparaissent en filigrane, mais de manière impérieuse, et qui rejoignent d'autres interrogations que les recherches menées en France sur ce thème peuvent susciter. Quel est le statut des idées développées par toutes les sociétés humaines à propos de la reproduction sexuée et des relations de parenté qu'elle induit ?
- 12 Les manières de dire sont en soi significatives. On parle parfois de théories (indigènes) de la procréation, allant alors dans le sens des « ethnobiologies » que j'évoquais plus haut. À cet égard, le dernier article de cet ouvrage, qui porte sur les résistances à reconnaître la contribution féminine à la procréation dans la pensée embryologique européenne, apparaît presque comme caricatural, aussi informé soit-il, dans son entreprise de reconstruction d'une pensée « européenne » qui plongerait ses racines dans les représentations des agriculteurs protohistoriques, pour se prolonger dans les conceptions des « Anciens », Grecs en particulier, et se perpétuer aux aubes tardives de la pensée scientifique embryologique et génétique.
- 13 À l'inverse, on peut considérer que ces représentations de la procréation relèvent exclusivement de l'ordre du symbolique, de la métaphore en particulier, et nous informent assez peu sur les conceptions « réelles » que les populations concernées se feraient des processus biologiques. Ce débat avait été engagé dès 1966 par Sir Edmund Leach (« Virgin Birth », *Proceeding of the Royal Anthropological Institute for 1966*, 39-49) qui soulignait le décalage entre dogme et réalité d'une manière qui n'était pas sans rappeler la façon dont Pierre Bourdieu distinguait la pratique de la parenté du discours officiel qu'elle suscite. Le texte de Théodore Paradellis sur les métaphores de la procréation – métaphore agricole certes, mais aussi métaphore de la cuisson ou du tissage – oriente la réflexion en ce sens. Dès lors le « substrat biologique » de la parenté n'est que matière à penser, ayant peu à voir avec l'organisation concrète de celle-ci qui obéit à d'autres critères que ceux mis en œuvre à travers les représentations cognitives de la reproduction sexuée.
- 14 J'ai peut-être trop orienté l'analyse de ce livre, dans le sens de mes propres interrogations, et les questions que je me pose restent entières après la lecture de cet ouvrage qui ne prétendait pas d'ailleurs y répondre. La confrontation des points de vue anglo-saxons et français ne pourrait que contribuer à les résoudre. Des pistes me semblent ouvertes :
- 15 • La nécessité de distinguer clairement, au-delà de l'articulation évidente des notions de genre et de parenté, ce qui relève des représentations de la sexualité d'une part et de celles de la procréation et de la transmission des traits de l'individualité d'autre part.
- 16 • Le caractère relatif de la distinction entre conceptions monogénétiques et duogénétiques de la transmission de ces traits, particulièrement illustrée dans le monde musulman mais aussi dans tout l'arrière-plan judéo-gréco-chrétien de nos

propres conceptions occidentales. Au niveau local, qu'elles s'expriment de manière ethnobiologique à travers la transmission de substances sexuées ou qu'elles empruntent à des modèles métaphoriques, ces théories se complètent tout autant qu'elles s'opposent en interprétant, sur des modes divers, la socialisation, avec des inflexions masculines, mais à partir de ce fait indéniable qu'est la fonction « biologique » des femmes dans la reproduction sexuée.

- 17 • Enfin s'impose la nécessité de distinguer les niveaux de représentations qui jouent pour interpréter la reproduction sexuée, en particulier dans notre propre culture où se combinent de manière claire représentations « savantes » et représentations « populaires » dont l'articulation ne va pas de soi.

AUTEUR

PIERRE BONTE

CNRS, Laboratoire d'anthropologie sociale, Paris.